

Moi c'est moi, le film qui plonge dans les rêves de jeunes rappeurs attachés à leur banlieue bernoise

Projetée à Genève en avant-première suisse romande, l'œuvre documentaire de Gabriele Schärer, *Ich bin Ich*, fait déborder avec pudeur et finesse le courant d'humanité qui traverse les quartiers de Berne stigmatisés par le terme de «ghettos».

Il est 18h15, mercredi 25 avril. Le cycle de conférences «l'autre ville»¹ s'installe aux Cinémas du Grütli, Maison des Arts, à Genève, pour faire découvrir le documentaire *Moi c'est moi*² de la cinéaste bernoise Gabriele Schärer, en avant-première suisse romande. La réalisatrice est là. Elle est un peu fébrile. «Je ne sais pas si je vais rester», me confie-t-elle en bernois, quelques heures avant la projection. «Je suis toujours très nerveuse quand je montre mes films au public.»

L'événement débute sur une chanson du groupe de rap «Blockjunge», dont les protagonistes sont âgés de 14 à 17 ans et incarnent les figures phares du film de Gabriele Schärer. Il y a également Natalia, qui a fui le Kirghizistan à 16 ans et vit seule dans une toute petite mansarde, en attendant d'être admise en tant que réfugiée. Le tout prend place à l'intérieur de ce qui va devenir une fiction: les répétitions d'une «Antigone moderne», celle qui désobéira civiquement en violant la loi dans le but de sauver son frère. Transformés en musical *hip-hop* et revisités par la *Junge Bühne Bern*, groupe mené d'une main de fer dans un gant de velours par le metteur en scène et acteur Christoph Hebing, les textes sont (ré)écrits par les jeunes eux-mêmes et restitués la plupart du temps en dialecte bernois.

La presse alémanique ne tarit pas d'éloges sur ce film projeté pour la première fois, début 2011, aux Journées de Soleure, puis à Berne. Les médias ont surtout mis l'accent sur la fibre «documentaire» de ce long métrage sur des jeunes du «ghetto de Berne»³. Des jeunes que Gabriele Schärer a suivis pendant plus d'une année, caméra à la main, dans le quartier de Gäbelbach, lui-même englobé dans ce qu'on appelle Bern-West ou encore «Bern-Bethlehem», situé en marge du centre ville. «Des lotissements sans fin», comme on peut lire dans les coupures de presse.

Pourtant, ces tours furent les premières de ce genre en Suisse et certaines font même partie du patrimoine protégé de la capitale, précurseur en la matière. Elles hébergent quelque 12 000 personnes, dont une sur trois est de nationalité étrangère. D'autres, ceux qu'on appelle communément «secondos», les immigrés de deuxième génération, ont le plus souvent la nationalité suisse.

TALENTS ET INDIVIDUALISMES

«Mon objectif n'était pas de réaliser un film sur les jeunes de la cité», explique Gabriele Schärer, le soir de la projection genevoise de son film. «J'avais simplement envie de travailler avec des jeunes. Envie de leur donner la parole, d'être à l'écoute de leurs préoccupations, de savoir ce qu'ils ont à dire sur la vie. Ce qui en ressort, c'est l'importance de la confiance et de l'amitié.» Thèmes que l'on retrouve dans *l'Antigone* de Sophocle, dans les rapports entre les jeunes acteurs, et surtout dans les liens qui unissent les cinq garçons des «Blockjunge».

Cette confiance mutuelle, cette amitié qui les unit, contraste d'autant plus avec la solitude de Natalia, qui dit ne faire confiance à personne. Dans sa petite mansarde, protégée par des icônes religieuses, elle lit. Beaucoup. De la littérature russe avant tout. Jouer sur scène, c'est tout ce qu'elle aime. C'est à cela qu'elle aspire. C'est d'ailleurs elle qui voulait jouer



RUSHIT (PREMIER PLAN), WISSEM ET VELID RENTRENT CHEZ EUX APRÈS UN MATCH DE FOOT. EN ARRIÈRE-PLAN, LES BARRES D'IMMEUBLES DU QUARTIER DE GÄBELBACH, ENGLOBÉ DANS LE BERN-WEST.

© DR

Antigone. Mais sa difficulté à se fondre dans le groupe, son individualisme dont on devine les ressorts dans une histoire personnelle difficile lorsqu'elle est seule face à la caméra, aura raison de sa participation au projet. Elle n'ira pas au bout des répétitions.

Quant aux «Blockjunge» dont les fondements reposent avant tout sur le talent évident de Rushit Hajzeri mais également sur celui de Wissem Hamdi, ils rêvent de devenir un groupe de rap célèbre. Et ils investissent tout leur temps libre dans l'écriture des textes et la mise en musique. Rushit est persuadé de sa réussite. De leur réussite. Raison pour laquelle il ne cherche pas vraiment à décrocher un apprentissage, tout comme ses amis parfois découragés par une recherche qui, souvent, se solde par un échec. Velid Kurtanovic, l'un des rappeurs, nous confie que lorsqu'on porte un nom qui se termine en «vic», il n'est pas simple de trouver une place.

Avant de rêver d'un destin de rappeurs, Rushit et ses copains voulaient être footballeurs. Ces jeunes ont envie de vivre, de sortir de l'ordinaire. Et d'avoir une famille, des enfants, «mais pas une fille!», car ils savent «comment sont les hommes, comment ils parlent des filles, et que nombreux sont ceux qui veulent juste coucher avec». Ils aimeraient donc avoir des garçons, pour perpétuer ainsi le nom de la famille. Mais où aimeraient-ils donc vivre?

En 2011, à plusieurs reprises, j'ai eu l'occasion de m'aventurer dans le quartier de Gäbelbach et de rencontrer Rushit et sa mère. Entre autres, nous abordions la question du quartier. Les deux sont unanimes: ils n'aimeraient pas vivre ailleurs. C'est ici qu'ils se sentent chez eux. La mère me racontait que Rushit petit, elle pouvait le laisser tout seul dehors, qu'il y avait toujours quelqu'un de la «tour» qui le ramenait à la maison ou qui savait où il se trouvait pour qu'elle aille le chercher. La maman de Rushit indique les espaces verts mis à dis-

position des habitants et le fait d'être relié au centre ville par la ligne de tram mise en service fin 2010. Quant à Rushit, «il a tous ses amis ici, il se fait respecter, notamment grâce à la musique et, un peu, grâce au film aussi. Même s'il avait de l'argent, il garderait toujours un pied-à-terre dans le quartier.»

Dans le «ghetto»? «En Suisse, on peut dire que c'est un ghetto», affirme Rushit, en minimisant drastiquement l'impact que ce mot peut avoir. «C'est aussi ce que les gens veulent entendre, donc on dit nous-même qu'on habite dans le ghetto de Berne.» Le seul bémol, selon lui, est que les jeunes ont beaucoup plus de difficultés à trouver un travail ou une place d'apprentissage. «Quand les employeurs voient le code postal 3027, ils n'ouvrent même pas la lettre.»

«AMBIVALENCE PROFONDE»

Consternante, cette remarque n'est pas très étonnante pour moi. Ayant grandi dans l'agglomération bernoise, j'avais déjà conscience que «Bern-Bethlehem» était considéré comme un «ghetto». Sans se lancer dans l'épistémologie du terme ni dans les diverses polémiques qu'il soulève, le problème du «3027» reflète clairement les stigmates dont ces jeunes sont affligés. Comme tous les stigmates, ils sont imposés de l'extérieur. Rushit et ses amis les transcendent grâce à la musique, ils jouent avec, écrivent consciemment leurs textes en employant le terme «ghetto». Ils en sont même fiers.

Mais cette attitude cache une ambivalence profonde, que Didier Lapeyronnie, professeur de sociologie à l'Université Paris IV, analyse dans le texte «*Ghetto urbain*»⁴, suite à son enquête sociologique effectuée dans une cité française d'une banlieue de province. Ainsi, selon lui, «des habitants s'organisent pour se protéger de la société environnante, des blessures qu'elle leur inflige, mais ils voudraient

bien aussi pouvoir accéder à cette société.» Pour Didier Lapeyronnie, le «ghetto», loin de regrouper une population homogène, comme on le sous-entend parfois, contrainte à habiter «là», est avant tout «une construction interne et externe, le produit de mécanismes sociaux et raciaux généraux, mais aussi le produit de l'action des groupes qui font face aux difficultés sociales, au racisme et à la ségrégation».

Cette ambivalence entre la conscience et la fierté d'appartenir au «district VI» de la ville de Berne, en même temps que le rêve d'en sortir par la musique, d'être connu «dehors», cette blessure collective dont ils sont porteurs, Gabriele Schärer la dévoile par bribes, avec beaucoup de pudeur et de finesse. Au terme de la projection, une certaine émotion, entre rires et larmes, se dégage de la salle. Finalement, Gabriele Schärer est restée dans la salle. Nous aussi.

PATRICIA NAEGLI

Patricia Naegli, attachée de recherche au Département de sociologie de l'Université de Genève, est co-organisatrice, avec Sandro Cattacin, du cycle de conférences «l'autre ville», avec La Cité en qualité de «partenaire média».

1. Cycle de conférences organisé par le Département de sociologie de l'Université de Genève, ainsi que par l'Institut de hautes études internationales et du développement (IHEID). La dernière conférence a eu lieu le 9 mai. Toutes les infos sur le site www.unige.ch/ses/socio/forum2012/accueil.html

2. Le documentaire vient d'être édité en DVD et inclut un CD des «Blockjunge». À commander par mail à info@maat.ch ou sur le site: www.moicestmoi-ichbinich.ch.

3. Voir, à titre d'exemple, les articles: «Dokumentarfilm über die Rapper Jungs von Bern-West», in *Biel Bienne*. Et «Berner 'Ghetto-Jugend' erobert die Kinoleinwände» in *20 Minuten* du 26 janvier 2011.

4. *Ghetto urbain*, in *Demain la ville*, dossier n° 4, mai 2009: Mission Prospective et Stratégie, Secrétariat général du Comité interministériel des villes.